

TOUCHE, COULE



Léa Gontier, Lucie Vandebussche, Anaïs Rocher

Table des matières

[#CHAPITRE 1.docx|region](#)

[#CHAPITRE 2.docx|region](#)

[#CHAPITRE 3.docx|region](#)

[#CHAPITRE 4.docx|region](#)

[#CHAPITRE 5.docx|region](#)

CHAPITRE 1

Le soleil commençait seulement à se lever lorsque des pêcheurs firent une macabre découverte. Pour comprendre celle-ci, il va falloir que je vous raconte toute l'histoire de ce malheureux, retrouvé mort alors qu'il venait tout juste d'avoir vingt-trois ans. En 1993, Karl Delacour vient au monde. Il comble de bonheur ses deux parents, ainsi que ses cinq frères et sœurs. Tous auront une enfance des plus envieuses, en effet, la richesse de Monsieur et Madame Delacour leur permettra de découvrir le monde, de côtoyer les plus grands événements mondains, d'accomplir de grandes études. Un bel avenir leur était à tous promis, et pourtant... Karl a toujours été le plus en retrait, il a été un enfant docile mais un jour tout changea. Christine, qui est une personne abjecte, dépourvue de sentiment, va lui faire une terrible révélation : il n'a jamais été désiré, c'est pourquoi il a dix ans d'écart avec le cinquième de la fratrie : Théodore. Karl tombe dans la drogue et l'alcool, et devient vagabond à la mort de ses parents le 28 décembre 2015. C'est pourquoi sa disparition n'a pas inquiété.

Les enfants Delacour n'ont jamais été très proches. Tous ont pris des chemins bien différents. La mort tragique de leurs parents dans un accident de voiture les aura encore plus éloignés. Dès lors, les frères et sœurs avaient pratiquement cessé de se voir et de se parler. Mais la mort de Karl changea alors beaucoup de choses dans toute cette affaire. Tout d'abord, ce n'était pas une mort naturelle, mais bel et bien un assassinat. Qui pouvait bien le haïr, au point de le noyer, lesté par des briques ? Les suspects étaient nombreux, les mobiles aussi. Cependant, un énorme héritage était en jeu, des millions d'euros à recevoir pour chacun. Le premier rendez-vous pour la lecture du testament ne se déroula pas sans encombre. Chacun était heureux de pouvoir recevoir une telle somme, mais chacun aurait aimé avoir plus. Quelques jours plus tard Karl disparaît. Sa famille pensera qu'il est parti sous l'emprise de la drogue. Mais il n'en est rien. Karl a été kidnappé, agressé, battu à mort, puis jeté à l'eau tel un misérable déchet, les pieds liés par des poids.

« Pour quel mobile ? Est-ce étrange que cela arrive lorsqu'un héritage est en jeu ? Qui a bien pu commettre un tel crime ? Peut-on réellement être capable de tuer son propre sang ? ». Toutes ces questions résonnaient dans la tête du commissaire Bob Ylette en charge de l'enquête. Une chose était sûre, chaque membre de la fratrie était suspect. Il fallait tous les interroger sans exception. Mais son investigation n'allait pas être si simple puisque tous avaient une raison de tuer Karl Delacour. Tous se haïssaient. Tous voulaient la mort des autres. Tous avaient des mobiles.

CHAPITRE 2 : Victoria

Alors qu'il régnait un silence absolu dans le commissariat, seulement rompu de temps à autres par le bruit des photocopieuses et des ordinateurs, il fut soudainement brisé par des claquements de talons. D'un pas décidé, une femme avançait d'un air pressé. La quarantaine, Victoria Du Valois était de celles qui avaient réussi dans la vie. Brillante avocate, mariée au célèbre juge Marc Du Valois, elle avait un grand manoir, un immense jardin, plusieurs voitures de luxe et des enfants à l'avenir prometteur. Sa vie semblait parfaite, heureuse et bien rangée. Seule ombre au tableau : elle était la sœur de Karl. Karl. Un homme véritablement odieux, un célibataire endurci et sexiste, qui ne pensait qu'au plaisir malin qu'il ressentait en tuant de malheureux animaux lors de ses parties de chasse, et à lui-même. Mort il y a cela quelques mois, l'heure était maintenant aux interrogatoires, et Victoria était la première de tous ses frères et sœurs à être convoquée.

Le commissaire fut brusquement sorti de ses pensées. Elle venait d'entrer dans son bureau. Sourcils froncés, elle le regardait d'un air hautain et mécontent. Grande, élancée, Mme Du Valois était une belle femme, blonde aux yeux bleus. Dans son tailleur haute couture et ses talons aiguilles, elle toisait le commissaire Bob Ylette. Victoria était tout le contraire de son mari, et il dégageait en elle toutes les qualités que celui-ci n'avait pas, à savoir l'ambition, l'arrogance et une parfaite maîtrise d'elle-même en toutes circonstances. Elle avait rencontré Marc alors qu'ils étaient dans la même promo de droit. Effacé, timide, il ne parlait à personne, mais travaillait dur afin de réussir. Ils s'étaient tous deux rapprochés lors d'un travail qu'ils avaient dû effectuer ensemble. Elle avait aimé son côté calme, posé, réfléchi, et l'avait aidé à aller toujours plus loin. Mais Victoria était une femme passionnée, qui aurait voulu vivre une vie plus exaltante, où chaque lendemain serait un mystère qu'il lui tarderait de découvrir.

Elle semblait attendre, le détaillant du regard. Le type même du commissaire. Petit moustachu, le ventre bedonnant, il aurait attendri n'importe quel criminel avec son air de papa-poule. Mais quelque chose d'autre attira son regard. Ou plutôt quelqu'un d'autre. Qui était aussi en train de la regarder. Quand elle tourna la tête dans sa direction, elle fut frappée de contraste physique entre le commissaire et son adjoint. La quarantaine également, c'était un bel homme, grand, brun, musclé et au regard ténébreux. Sourire en coin, il portait un veston Teddy Smith, un polo mettant en valeur ses abdominaux, un pantalon en toile noir et des chaussures parfaitement cirées. A chacun de ses mouvements, un parfum au musc certain se dégageait et la troublait. Ne sachant quelle contenance tenir, elle décida de parler au commissaire afin de cacher son malaise, reprenant tant bien que mal on habituelle confiance en elle-même :

- « Commissaire Bob Ylette je suppose ?

- Lui-même ma p'tite dame ! Mais je vous en prie, asseyez-vous donc, vous n'allez pas rester debout tout de même !

Elle s'assit alors sur la chaise qu'il lui présentait. Il reprit alors un ton un peu plus solennel, bomba le torse et afficha un air grave.

- Mes sincères condoléances pour votre frère, mais comme vous avez dû l'apprendre par l'un de mes coéquipiers, sa mort n'est pas naturelle. Quelqu'un l'a tué, et il est de mon devoir de découvrir qui. Je suis donc contraint de vous poser quelques questions.

- Je sais tout cela commissaire, et sachez que je ne regrette en rien mon frère. C'était un homme odieux, aimé de personne. Il n'a eu que ce qu'il méritait. Mais je suis tout à fait disposée à répondre aux questions que vous me poserez.

- Merci infiniment Madame de votre coopération. Je ferai en sorte que vous puissiez sortir rapidement d'ici. Tout d'abord, la question à laquelle vous devez vous attendre, où étiez-vous le soir du meurtre ?

- J'étais ce soir-là en compagnie de mon époux et de mes enfants. J'avais quitté assez tard le tribunal en raison d'une affaire assez complexe, mais à l'heure du crime je me trouvais à mon domicile depuis quelques heures déjà.

- Très bien. Vous a-t-on appris de quelle manière votre frère a-t-il été assassiné ?

- Je sais que le meurtrier a fait en sorte qu'on ne retrouve pas son corps de sitôt, en le laissant ainsi au fond de l'océan. Mais je ne connais pas tous les détails.

- Avant d'être plongé au fond de l'eau, votre frère a été agressé très violemment. Mais je vous épargnerai plus de précision. Pensez-vous capable un de vos frères ou sœurs de cet acte ? Ou une de ces connaissances ?

- Je ne connais pas les personnes que fréquentaient Karl. Il ne me les présentait pas, et du reste je ne m'en souciais pas non plus. De plus, nous avions très peu de contact lui et moi. Ça devait bien faire quelques années que nous ne nous étions pas adressés la parole. Pour ce qu'il s'agit de nos frères et sœurs, je ne les pense pas capables de commettre un crime, mais nous ne sommes pas non plus très proches les uns des autres... Quoique, à bien y réfléchir, peut-être que Christine aurait pu. Nous le détestions tous, mais elle a un fond mauvais et un esprit parfois malsain. Mais cela m'étonnerait beaucoup : elle est trop intelligente et, bien qu'avide d'argent, elle sait pertinemment que les parts de Karl seront équitablement partagées entre nous tous.

- Je vois. Merci pour ces informations. Votre sœur ne passant qu'après votre frère Jean-Eudes, je demanderai à ce dernier ce qu'il pense d'elle. »

Alors qu'il était en train de taper sa déposition à l'ordinateur, Victoria tourna la tête discrètement vers l'adjoint et, du coin de l'œil, remarqua une légère cicatrice au-dessus du pouce de sa main gauche. Elle fronça les sourcils. Nette et assez longue, cette cicatrice lui rappelait des souvenirs...

- « Je vais t'attraper !

- Ha ha, cours toujours !

Elle s'arrêta un instant et respira un grand coup, emplissant ses poumons de l'air marin. Se tournant vers la mer, elle ne put s'empêcher de tomber sous le charme du paysage. La mer était belle, ce soir. Le soleil couchant colorait de ses derniers rayons la surface de l'eau, la faisant paraître orangée. Elle sourit alors. Elle était heureuse. Il la rejoignit et la prit dans ses bras, l'enlaçant tendrement.

- Je ne veux pas que tu partes demain, lui murmura-t-il

- Si seulement je pouvais..., lui répondit-elle, la gorge nouée, prête à verser une larme à l'évocation de son départ. »

Il ramassa alors un tout petit coquillage, mais d'une splendeur à couper le souffle, et entrepris de percer un petit trou avec l'aide de son canif. Se faisant, il s'entailla la main, s'infligeant ainsi une profonde blessure. « Antonio ! » cria-t-elle. Elle entreprit alors de lui faire un garrot afin d'arrêter le saignement. « Tout va bien, ne t'en fais pas, lui dit-il, ça va mieux maintenant ». Il détacha alors la chaîne d'argent qu'il portait à son cou, y enfila le coquillage et l'attacha autour de sa belle. « Tu ne m'oublieras pas comme ça... », lui murmura-t-il. « Comment pourrai-je t'oublier, on ne peut oublier son premier amour. Encore moins lorsqu'on a partagé autant de moments aussi merveilleux les uns que les autres avec lui... ».

Ils s'étaient rencontrés en vacances, dans un hôtel au bord de la mer. Il en avait 17, elle 16. Quand elle était arrivée avec ses frères et sœurs dans le hall, elle l'avait aperçu pour la première fois accoudé au bar, le regard fier, la fixant intensément. Les cheveux en bataille, il transpirait l'assurance, et devait avoir toutes les filles à ses pieds. Elle le détestait déjà. Mais à force de le croiser, elle tomba peu à peu sous son charme. Il avait changé pour elle. Arrêtant d'accumuler ses conquêtes, il s'était uniquement concentré sur elle. Elle l'intriguait. Aucune fille ne lui avait résisté jusqu'à présent. Elle avait un regard fier et hautain, mais il put y voir, petit à petit, la tendresse qu'elle éprouvait à son égard remplacer cette fierté. Ils avaient gardé leur idylle secrète, feignant de n'être que de parfaits inconnus aux yeux des autres, exprimant ainsi leur amour avec d'autant plus de force et de passion lorsqu'ils se retrouvaient enfin seuls.

Ils avaient dû repartir, chacun de leur côté, et malgré les lettres enflammées qu'ils s'échangeaient,

ils se perdirent peu à peu de vue...

Et là elle le revoyait, ici, dans un commissariat, vingt ans plus tard ! Mais si elle l'avait reconnu, elle n'était pas la seule. En effet, un détail l'avait elle aussi trahie : son fameux collier avec le coquillage, qu'il lui avait offert en souvenir...

- « Madame ? S'enquit le commissaire

- Pardonnez-moi, j'étais ailleurs, lui répondit-elle en regardant le jeune homme, avant de tourner la tête. »

Elle prit alors congé du commissaire Bob Ylette, et, alors qu'elle traversait les différents couloirs afin de sortir du bâtiment, elle entendit quelqu'un qui courait derrière elle.

- Attends-moi ! cria-t-il

Elle tressaillit. Elle avait reconnu cette voix, qu'elle ne connaissait que trop bien, et qu'elle n'avait pu oublier du reste, malgré toute ces années. Il arriva à son niveau et s'arrêta, essoufflé. Son torse se soulevait de façon saccadée, ne rendant ses muscles plus saillants, détail que ne put s'empêcher Victoria de remarquer. Antonio aussi par ailleurs. Il la regarda en souriant :

- Ça faisait longtemps, Tori.

A l'évocation de son surnom, elle rougit. Toujours maîtresse d'elle-même en toutes circonstances, il était, et est encore, le seul capable de la déstabiliser, lui faisant perdre tous ses moyens.

- Qui te permet de m'appeler encore ainsi ? lui dit-elle, méprisante

- Mais toi voyons, rétorqua-t-il le sourire aux lèvres

- Moi ?! Comment cela ?

- Tes yeux m'en ont donné l'autorisation, parce que j'ai vu dans ton regard la jeune fille que j'ai connue autrefois. J'y ai pu lire la joie de me revoir, mêlée à la surprise, et teintée d'une pointe de passion. Tes yeux ne mentent pas, Tori, ils reflètent tes sentiments. Je peux y lire tout ce que tu ressens, tes yeux ont toujours parlé pour toi. »

CHAPITRE 3 : Jean-Eude

Un homme entra dans le commissariat mais personne ne le remarqua. Jean – Eude Delacour était un homme plus que solitaire. Il vivait seul dans son appartement d'étudiant bien qu'il ait fini ses études vingt et un ans plus tôt. Il n'était pas marié et n'avait pas d'enfant, pour cela il aurait fallu qu'il ait eu, un jour, une petite amie. Avare était le mot qu'il le décrivait le mieux, en effet, il était riche à souhait mais il allait dans des brocantes pour s'habiller, dans des supermarchés discount pour se nourrir, portait des pulls l'hiver pour ne pas allumer le chauffage, refusait de quitter son dix-huit mètres carré pour un appartement plus confortable. Il possédait un secret dont il avait honte, il n'en avait jamais parlé à personne et faisait tout pour que ça ne se sache pas.

Une demi-heure venait de s'écouler depuis son arrivé au commissariat, il était assis sur une chaise, ne s'était même pas présenté à l'accueil. Il attendait. « Monsieur Delacour ? », à cette question il leva la tête, et fit un signe de la tête pour approuver. « Allons dans mon bureau pour discuter. » lui dit le commissaire, Jean – Eude le suivit timidement, il n'avait guère l'habitude du contact humain, il se rabaisait face aux hommes. Le commissaire lui expliqua qu'il allait subir un interrogatoire, que sa sœur Victoria l'avait déjà subi.

« Que pensez-vous de Victoria ? » Il mit un temps à répondre car il se rappela de tout ce qu'elle lui avait fait subir pendant leur enfance : les insultes, les moqueries, le rejet. Puis il se décida enfin à répondre : « Victoria ? Et bien c'est ma sœur aînée, la plus vieille de la fratrie. Elle est imbus de sa personne, obtient toujours ce qu'elle veut. » Il jeta un regard intrigué à cet homme qui se trouvait dans la pièce à côté, il l'avait déjà vu mais où ? Il ne semblait pas s'en rappeler. « Antonio Fernandez ! » Le commissaire le regarda bizarrement, il ne comprenait pas pourquoi il venait de crier le nom de son collègue. Mais s'il avait su que la sœur de Jean-Eude, Victoria, avait eu une relation avec, il aurait de suite compris.

L'interrogatoire repris, Jean-Eude expliqua qu'il n'avait pas de réel lien avec Karl, en effet l'un était intellectuel et l'autre manuel, mais il n'était pas en conflit avec, s'ils se voyaient, ils avaient de bons rapports. Le commissaire posa donc la question qui allait mettre Jean-Eude plus que mal à l'aise : « Votre frère savait-il que vous côtoyez des prostituées ? » Il ne sut où se mettre, quoi répondre, où regarder, il eut une envie furieuse de fuir. Il se rendait compte que c'était bel et bien une affaire des plus sérieuses, qu'ils avaient enquêté sur chaque détail de sa vie, qu'il ne pouvait rien cacher. Le commissaire ne le pensait pas suspect : Jean-Eude Delacour n'était qu'un homme simplet, mais son avarice laissait quand même un doute. Tuer pour de l'argent quand on est avare était plus que plausible.

CHAPITRE 4 : Christine

- « Asseyez-vous madame.
- Mademoiselle, monsieur le commissaire, ce n'est pas parce qu'une jeune femme dépasse la trentaine qu'elle a forcément un homme derrière elle. Et même si c'était le cas, je en suis pas contre du fait que vous m'appeliez ainsi, un aussi bel homme pourrait me donner le nom qui lui chante. Le commissaire assez surprit de la première des filles Delacour, se pose sur une chaise devant la table dans l'interrogatoire, comme si il n'avait rien entendu, continu de parler.
- Madame Christine Delacour, vous êtes convoquée aujourd'hui ici pour répondre aux questions que je vais vous poser sur le meurtre de Karl Delacour, votre frère cadet, le 14 octobre 2016. Vous êtes dans l'obligation de nous dire ce que vous savez, ce que vous pensez ou avez remarqué d'anormal... Tout ce que vous direz pourra être soumis à un enregistrement audio, ainsi que la présence d'un avocat.
- Si vous pouviez éviter de me rappeler que ce raté était mon frère, et puis, si je vous disais ce que je pense là tout de suite, vous me passeriez directement les menottes, même vos collègues pourraient profiter du spectacle. »

Tout en gardant son calme, en lâchant un petit rictus, le commissaire s'approcha de la jeune femme et dit d'une voix très paisible « Selon l'article 222-32 du code pénal, Madame, la loi impose une décence minimum dans le libre exercice des rapports sexuels. Elle prohibe toute exhibition sexuelle imposée à la vue d'autrui dans un lieu accessible au regard du public, sous peine d'un an d'emprisonnement et de 15000 Euros d'amende. Sur ceux, je préfère écopé cette peine pour vous mettre une claque si vous continuez à vous foutre de ma gueule, plutôt qu'avoir ne serait-ce un quelconque rapprochement physique avec une personne qui croit que grâce à son argent elle se croit tout permis et prend les gens pour des cons. Alors soit, ma petite dame, vous vous décidez à prendre cet entretien au sérieux, soit je vous colle derrière les barreaux pour essaie d'abus contre force de l'ordre, ce qui peut monter jusqu'à 30000 euros d'amendes et 5 ans de prison, et ce n'est pas votre compte en banque qui vous aideras à éviter la prison, à ce moment-là vous pourrez courtiser toutes les femmes que vous voulez lors des sorties dans la cour, mais attention elles ne sont pas toujours commode, d'ailleurs elles ne sont pas très gentille, encore plus chieuse que vous. Mais rien qu'en vous voyant nous supplier de vous sortir de là quand vous en aurez marre de toute ces hostilités, là et seulement là avec mes collègues on se fera un plaisir de vous regarder ». Malgré les réticences qu'elle avait envie de répliquer, Christine ne dit rien, avec un sourire ironique elle regarda le commissaire, mais ne dit rien.

- « Bien je vois que nous sommes d'accord. Votre frère, Karl Delacour, a été retrouvé par notre équipe il y a quelques mois au fond de la mer, avec des poids accrochés aux chevilles, des traces de griffes sur tous les avants bras, des bleus sur tout le corps, ainsi que les mains ligotées.
- Et vous voulez retrouver le coupable pour bien faire votre petit boulot de fonctionnaire et recevoir une récompense en échange de ma famille. Quelle délicate attention
- Je ne cherche à rien recevoir du tout, je cherche juste à faire mon boulot et appliquer la loi. Pour les proches, le plus souvent c'est une épreuve très dure et la police est là pour donner une fin à cette

histoire. »
Eclatant de rire, faisant de grand geste avec les bras, comme si elle n'avait jamais rien entendu d'aussi drôle, elle répliqua d'un ton sec et glacial « Ma famille se portera bien mieux sans cet abruti, il nous faisait honte, la honte des Delacour n'était basé que sur ses drogueries et ses besoins d'alcools abusifs. Pour vous dire, je ne lui avais pas parlé ou prit de ses nouvelles depuis la mort de nos pauvres parents, et j'ai su par les voisins de notre ancienne demeure que c'était toujours un sale toxico man. Et encore, je ne leur ai même pas demandé de ses nouvelles, ils m'en ont parlé car il ne fait que dormir devant leur garage, ils voulaient que je leur en débarrasse. Ils sont fous, Karl ne fait plus partie de ma famille et ça depuis longtemps. D'ailleurs si tu m'entends Karl, je ne t'aime pas et je ne t'ai jamais aimé. Pourquoi aimer quelqu'un qui ne fait rien pour mériter de l'amour. Nous nous sommes réunis il y a quelques semaines pour la lecture du testament, Karl était complètement

ivre. Il nous a une nouvelle fois de plus fait honte ! A peine nous sommes sortis de la pièce, il a allumé une cigarette. Mon frère la lui a arraché des mains et lui a demandé de partir.

- « Vous voulez dire que votre frère aurait eu un conflit avec Karl ?

-Je ne sais pas, je vous dis juste ce que j'ai vu, je ne m'occupe pas de leur histoire à ces deux-là.

-Madame Delacour, votre vie familiale ou le ressentit que vous avez sur la honte de votre famille n'est pas au programme. Ce que je veux savoir c'est la relation que vous entreteniez avec Karl, même si j'ai cru comprendre qu'elle n'était pas bonne. Et ce que vous vous êtes dit la dernière fois que vous vous êtes vus.

- Pour moi ça n'a jamais été mon frère, je n'ai même pas pleuré lorsque j'ai appris sa mort. Ce n'était pas étonnant, tout le monde le détestait. Même lui devait se détester lui-même pour boire autant.

-Vous vous rendez compte que vous êtes en train de me dire des paroles qui pourraient faire de vous le suspect numéro un ? »

Amusée une nouvelle fois, mais l'air un peu gêné tout de même, elle regarda la commissaire et lui dit d'une façon amusante « Vous croyez que c'est avec mes petits bras que j'aurais pu le frapper, le ligoter, le traîner jusqu'au filet de pêche et le jeter dans l'eau peut être ?

- « Je ne vous ai jamais parlé de filet de pêche Madame Delacour. »

Il la contempla, d'un regard qui voulait tout dire, il la pensait coupable, sans aucun doute. Toute la rancœur qu'elle avait pour lui aurait pu être la raison de son acte. Ou bien même pour l'héritage, cette personne pourrait très bien vouloir toujours plus d'argent, elle parle comme une petite bourgeoise des beaux quartiers qui se croit supérieure aux autres. Elle aurait très bien pu faire ça pour l'argent.

- « Je l'ai lu dans le journal.

-L'article est paru ce matin, hors nous sommes venus vous chercher avant que les journaux soient postés.

- J'ai de très bonnes sources, vous savez.

Satisfait de son interrogatoire, il continua en parlant de l'héritage.

-Madame Christine Delacour, vous êtes une jeune femme, vivant seule, sans emploi, avec une immense maison à payer à vous seule. Ce n'est pas avec vos petites économies que vous pourrez rester vivre dans cette demeure toute votre vie. Supposons que, vous ne supportez pas votre frère, il est renié de la famille et vous apprenez qu'il aura lui aussi une part d'héritage, ça vous met hors de vous et vous engagez des personnes pour le tuer et avoir une plus grosse part d'héritage. Cela peut coller vous ne pensez pas ?

Sous le choc des accusations, la jeune femme réagit, mais non avec colère, on entend de la peur dans sa voix, de la tremblote.

- Je ne sais pas où vous êtes allé chercher une idée pareille mais je ne vous permets pas. Je ne suis en aucun cas une meurtrière. Peut-être que je n'aimais pas Karl mais je n'aime pas mes autres frères, ce n'est pas pour ça que je vais les tuer. Et ma sœur, cette petite dinde, je ne vais pas aller la noyer pour toucher sa part d'héritage. Nos parents nous ont toujours donné l'argent qui nous revenait de droit, avec des comptes pour chacun de nous, ouvert dans la banque du coin de la rue, nous sommes leurs meilleurs clients, et c'est avec cet argent mis de côté que j'ai pu me payer ma maison. Vous voulez des preuves, allez voir mon banquier. Sur ce, je n'ai pas toute la journée, à écouter vos sottises, j'ai autre chose à faire.

-Je prendrais tout à fait rendez-vous avec votre banquier, et vous serez recontactée par nos services dans les plus brefs délais. Je vous prierais également de ne pas quitter la ville tant que l'enquête suit son cours.

-Bien, de toute façon je ne comptais pas partir pour le moment. La prochaine fois que vous me demanderez de venir, veillez à être plus aimable, et à vérifier vos sources. »
Tout en gardant son calme, « au revoir Madame », dit le commissaire.

CHAPITRE 5 : Théodore

Cogitant, l'air pensif, regardant son dossier fermé sur une grande table rectangulaire en fer, le commissaire leva la tête pour voir qui attendait à la porte. Fatigué et sur les nerfs de cette enquête, il regarda avec attention un jeune homme qui était juste derrière la porte qui le fixait. « Bonjour vous êtes le commissaire je présume, je suis Théodore Delacour, le frère de Karl, j'ai reçu un courrier comme quoi je devais me présenter cet après-midi pour un interrogatoire ». C'était un grand jeune homme, les cheveux bruns avec de légères boucles. De petites lunettes rondes qui faisaient penser aux inspecteurs qu'on voyait dans les films au temps de la guerre. Mais étrangement, il n'avait rien à voir avec le reste de sa famille que le commissaire avait rencontré pour le moment. Physiquement et mentalement il était différent. Il n'était pas ce qu'on pouvait qualifier de bel homme, mince, un peu bossu, avec des cernes et des creux dans les joues, ce jeune homme avait lui aussi l'air fatigué. Il donnait une impression d'homme assez timide, réservé, la personne que lorsqu'on la voit, on se dit immédiatement qu'il n'a rien d'un criminel. Mais les apparences peuvent être trompeuses. Après avoir détaillé le jeune homme, le commissaire le fit enfin entrer et lui demanda de s'asseoir.

« Bonjour monsieur, je suis le commissaire Bob Ylette, et c'est moi qui suis chargé de l'enquête pour le meurtre de votre frère Karl Delacour. Je vous présente tout d'abord mes sincères condoléances, et si besoin une psychologue peut être mis à votre disposition durant l'entretien. Tout ce que vous direz pourra être dit en la présence de votre avocat, ainsi qu'enregistré pour le bien de l'enquête ».

-C'est aimable à vous mais sans psychologue ça devrait aller, mais pourrais-je avoir un verre d'eau s'il vous plaît ?

Le commissaire était étrangement surpris, cet homme n'avait strictement rien à voir avec le reste de sa famille. Poli, timide et aimable, c'était une personne qui ne demandait qu'une chose, ça se voyait, retrouver son foyer au plus vite et rester bien loin de cette enquête. Le commissaire prit un gobelet posé sur la table, le remplit d'eau et le donna au garçon.

« Merci » dit Théodore.

-Bien, commençons. Tout d'abord, je voulais vous dire que l'enquête avance, mais nous avons besoin des témoignages de chaque proche, c'est pour cela que vous avez été convoqué aujourd'hui. Vous serez dans l'obligation de nous dire tout ce que vous savez, suspectait ou même si vous avez un petit doute vous devez nous en parler, pour qu'on retrouve au plus vite l'assassin de votre frère. Théodore ne dit rien, il ne faisait que hocher la tête pour dire qu'il était d'accord avec tout ce que le commissaire lui disait. Il regardait son gobelet, avec attention, comme si le chagrin le rongait, comme si il était ailleurs.

« Monsieur ? Monsieur Delacour ? Vous allez bien ? » demanda le commissaire assez intrigué.

-Oui, pardon. Je suis encore un peu chamboulé de ce qu'il se passe dans ma famille, mais je vous écoute attentivement.

-Vous me dites que vous êtes chamboulé, je vous crois bien évidemment, c'est une chose horrible qui arrive à votre famille, mais un membre de votre famille m'a certifié que vous n'étiez pas proche du tout de la victime. D'ailleurs que personne n'était proche d'elle, que votre frère Karl était détesté de tous.

- C'est exact, nous avons perdu contact peu avant la mort de nos parents, mais c'est lui qui n'a plus voulu de mes nouvelles et non le contraire. Karl vivait seul, se droguait et était devenu alcoolique au fil du temps. Je voulais l'aider, je lui donnais de l'argent, je lui avais payé des cures, des vêtements chauds et même proposé d'habiter chez moi le temps qu'il aille mieux psychologiquement.

-Psychologiquement vous dites ? Karl avait des problèmes mentaux ?

-Un peu, je le suivais pour ces problèmes, en tant que son médecin traitant mais également en tant

que grand frère. Karl était malade, il avait ce qu'on appelle un psoriasis, une maladie de la peau, non contagieuse mais assez douloureuse à des moments. Après plusieurs traitements, Karl perdait espoir. Sans compter les moqueries de notre famille, comme quoi il était sale, moche, horrible ou même au point de lui dire qu'il allait mourir de honte s'il sortait dans la rue. Quand il est parti de la maison, nous avons gardé contact, mais petit à petit, plus je le voyais, plus je trouvais qu'il changeait. Il ne se plaignait plus de son mal, ni de son apparence, il était comme dans un autre monde, son monde à lui.

- Vous pensez que c'était à cause de la drogue ?

- Certaines substances de drogue sont à base de plantes. C'est facile pour les dealers d'en trouver. D'autres sont synthétiques, ce qui signifie qu'elles sont synthétisées à partir de produits chimiques. La plupart sont un mélange de plantes médicinales et de produits synthétiques. C'est sûrement celles-ci que Karl prenait. »

Ces drogues sont toutes des substances psychoactives, ce qui signifie qu'elles modifient la façon de penser, de se sentir et de se comporter. Leur effet sur la santé physique et mentale est imprévisible et elles présentent un risque de dépendance. Ce qui veut dire que en consommant ses drogues, la douleur de Karl pouvait disparaître temporairement, c'est très fréquent que des personnes en consomment dans un but thérapeutique, c'est illégal mais c'est parce qu'il souffre.

Mais essayer d'arrêter ça, psychologiquement ça peut entraîner d'atroces souffrances, ainsi que des pensées suicidaires. J'ai donc d'abord cru que mon frère s'était suicidé, pour son mal être, ou des problèmes d'argent à cause de la drogue, jusqu'à ce que j'ai su qu'on l'avait assassiné.

- « Vous pensiez qu'il avait des problèmes d'argent ? L'héritage touché de vos parents aurait donc pu l'aider à s'en sortir ?

- Peut-être je ne sais pas, comme je vous l'ai dit Karl ne se confiait plus à moi.

Il prit son gobelet pour boire de l'eau, mais il tremblait, tellement fort que quelques gouttes tombèrent sur la table. Le commissaire voyait bien que Théodore était très attaché à son frère, malgré les accusations de sa sœur. Mais il se méfia tout de même.

-Si votre frère avait des comportements bizarres, dans un autre monde, pensez-vous que c'était une proie facile, que quelqu'un aurait pu l'attaquer sans avoir trop de mal ?

- Vu dans quel état il était le jour du testament, oui je pense qu'il aurait eu du mal à se débattre.

-Parlons-en, le jour du testament, d'après le témoignage d'un membre de votre famille, vous avez eu une altercation avec Karl, lorsqu'il aurait sorti une cigarette en sortant de la pièce. De quoi avez-vous parlé à ce moment-là ?

- Je n'arrivais plus à lui parler, plus à le dissuader d'arrêter ses conneries, mais à un moment il avait arrêté de fumer, je l'avais aidé, et encouragé. Le voir prendre une cigarette dans une main, le briquet dans l'autre et prêt à fumer devant moi, je n'ai pas pu m'en empêcher de la lui retirer de la bouche. Mais il s'en fichait, comme un adolescent que l'on prive de portable mais qu'il n'en a rien à faire. Il est parti tout de suite après.

-Vous n'êtes pas allé lui parler ensuite ?

-J'aurais voulu, mais pour lui dire quoi ? Je lui avais déjà tout dit. J'étais déçu, triste et écœuré de la situation, mes parents, Karl, ma famille. J'étais à bout et je ne demandais rien d'autre que de quitter cet endroit.

Le commissaire vit dans les yeux de Théodore, ou entendit dans sa voix de la sincérité pure, et de l'amour qu'il portait pour son frère. Il ne savait que dire. Que dire dans cette situation ?

- Je crois que nous en avons fini pour aujourd'hui. Vous pouvez rentrer chez vous, j'ai eu les informations qui m'intéressent. Je vous demande juste de ne pas quitter la ville avant la fin de l'enquête, dans le cas où nous devrions vous recontacter. »

Théodore se leva, remerciant le commissaire, et s'en alla sans rien dire d'autre. Le commissaire n'ayant même pas eu le temps de se lever pour lui ouvrir la porte, resta perplexe. Ce garçon avait l'air innocent, mais peut-être un peu trop à son goût.

Chapitre 6 : Conclusion

« Ils sont tous morts. Tous sans exception. De façon différente, dans des endroits différents, à des heures différentes, mais ils ont tous un point commun. Leur assassin. Tous ont été tués par une seule et même personne, la même qui a tué Karl il y a quelques mois de cela. Et ce pour la même raison. L'argent. Le fameux héritage qu'ils ont reçu de leurs parents. La mort de ses parents est déjà une épreuve douloureuse et accablante, il fallait en plus qu'un cinglé décide de tout garder pour lui ! Quand bien même il devait tuer tous ses frères et sœurs, quand bien même il prenait de très grands risques, la perspective de devenir encore plus riche l'a motivé et guidé jusqu'au bout, le transformant en un monstre sans cœur, avide et sadique par-dessus tout ! Parce que oui il aurait pu tuer ses frères et sœurs de façon beaucoup plus simple, mais son esprit détraqué a cherché, non seulement différents moyens de les assassiner, mais aussi de les torturer... ! Pour que vous compreniez bien ce que chacun de ces malheureux ont dû endurer, je vais vous raconter leurs meurtres. Un par un. Cela prendra certes du temps, mais je veux que vous compreniez que cette fratrie, quand bien même composée de personnages pour la plupart antipathiques, ne méritait pas cette fin horrible. Surtout pour un mobile aussi futile qu'est celui de l'argent, car croyez-moi que le meurtrier ne restera pas longtemps impuni, ce salaud !

Mais commençons tout d'abord par le plus jeune d'entre eux. Il s'appelait Théodore Delacour. Jeune homme timide et réservé, il était le seul qui appréciait Karl. Il était son médecin et l'aidait à s'en sortir aussi bien physiquement, en lui donnant des traitements pour contrer sa maladie, que mentalement, en l'encourageant sans cesse à aller de l'avant, malgré les critiques émanant principalement de ses propres frères et sœurs. Il était l'innocence même, et ne méritait pas qu'on lui réserve un sort comme celui-là. Après avoir quitté le commissariat, le cœur lourd d'avoir évoqué son frère ainsi que tous les problèmes auxquels il devait faire face, il rentra chez lui. Il n'avait pas mangé depuis la veille, et se sentait à bout de forces. C'était plus qu'il ne pouvait supporter. Tous ces événements macabres, la mort de ses parents, celle de son frère, les disputes incessantes entre ses frères et sœurs, il en avait plus qu'assez de tout ça. Il aurait tellement voulu avoir une famille unie, soudée, où on aurait pu compter les uns sur les autres. Surtout après le tragique accident de leurs parents. Ils auraient dû se soutenir, se rapprocher, mués par une volonté de supporter la douleur ensemble. Mais non. Ils étaient tous de sales égoïstes, à vouloir rester chacun de leur côté, se moquant éperdument du sort des uns et des autres. Une larme coula sur sa joue. Ce fut la dernière. Il s'était endormi, épuisé par ces sombres pensées, pour ne plus jamais se réveiller. Des voisins, inquiets, avaient appelé la police. Une odeur de gaz émanait de la maison de Théodore. On l'a tué en allumant le four, l'asphyxiant ainsi sans que le malheureux ne puisse s'en rendre compte. Ce fut le deuxième à mourir prématurément, et loin d'être le dernier.

Ce fut ensuite le tour de Christine. Je vous avouerai que ce n'est pas elle que je plains le plus. Son comportement grossier dépassait parfois les bornes et lui coller une amende m'aurait procuré le plus vif plaisir. Mais j'ai malgré tout des principes, et je me dois de respecter la défunte. Assez revêche, Mlle Christine Delacour – puisqu'elle tenait particulièrement à ce qu'on l'appelle ainsi – était une femme qui avait la langue bien pendue, et qui n'avait pas peur de dire ce qu'elle pensait, parfois trop d'ailleurs, souvent même. Malgré cela, elle ne méritait pas non plus de mourir, et celui qui la tuée connaissait bien ses habitudes. En effet, après avoir quitté le commissariat, elle a passé la journée en ville, à fureter à droite à gauche, déambulant sans but précis. Tout ce qu'elle cherchait, c'était occuper son esprit. Elle ne cessait de penser à toute cette affaire d'assassinat. Beaucoup moins sensible que son frère, elle n'avait pas particulièrement été touchée par la mort de Karl. Pas qu'elle avait un cœur de pierre, non, bien que parfois on le lui reprochait, mais elle ne l'avait jamais vraiment apprécié. Comme tout dernier, il avait été chouchouté par leurs parents, qui cédaient à tous ses caprices. Quand bien même il n'était pas apprécié de ses frères et sœurs, le sort de Christine n'était pas plus enviable. Sans cesse comparée à sa sœur, laquelle était plus jolie et avait de meilleures notes qu'elle, Christine se situait de plus au milieu de la fratrie, et appartenait

donc à cette catégorie d'enfants où son sort importait peu. De nature discrète et effacée étant enfant, elle avait développé ce côté revêche en grandissant, comme si elle voulait qu'on la remarque, qu'on se rende enfin compte qu'elle existait. Elle était tout simplement en manque d'amour. Elle rentra alors chez elle pour l'heure du dîner, et s'installa dans son salon, un verre de vin rouge à la main. Elle alluma la télé pour se distraire, mais ne prêtait pas attention aux programmes. Son esprit était ailleurs, vagabondant entre ses souvenirs d'enfance et l'interrogatoire. Elle porta alors machinalement la coupe à ses lèvres, et suffoqua. Elle porta alors les mains à son cou, comprenant trop tard qu'on avait empoisonné son vin. On la retrouva morte peu de temps après, gisant sur l'immense tapis, le visage violacé, le verre brisé à côté d'elle et le vin restant répandu, formant une tâche noire, comme si c'était le symbole de cette sombre tragédie.

Voici maintenant le tour de Jean-Eude, deuxième enfant de la fratrie. Son interrogatoire fut bref, mais riche en informations, et je dois bien l'avouer, assez intéressant. Avant même que le personnage n'ait pu dire un seul mot, je l'avais déjà cerné. J'avais, bien sûr, pris les mesures nécessaires afin d'avoir le rapport le plus complet sur lui, rapport soi-dit en passant assez, disons, inhabituel, mais sa venue au commissariat m'avait apporté des éléments nouveaux. Jean-Eude était différent des deux précédents. Il était, certes, tout comme sa sœur, un enfant délaissé pendant sa jeunesse, mais il avait en grandissant conservé son caractère, s'enfermant sur lui-même, s'excluant volontairement de la société. En le détaillant de la tête aux pieds, ce qui passait pour de l'économie étant jeune mais qui était devenu de l'avarice, se voyait clairement. Sa manière de s'habiller, ses vêtements, son allure, tout le démontrer clairement. Et son hobby. Parlons de son hobby. Je ne suis pas là pour juger, mais cet homme m'intriguait. Je ne savais pas quoi réellement en penser. Il ne paraissait pas bien méchant, mais assez étrange tout de même. Ce dernier n'était pas en reste d'ailleurs. Il n'assumait pas ses « activités », et son éternelle avarice le gênait également. Ce n'est pas par pur plaisir qu'il portait de vieux vêtements abîmés. Ou qu'il logeait encore dans un appartement d'étudiant. Il avait une sorte de phobie, celle de manquer d'argent, bien qu'il en ait à ne plus savoir qu'en faire. Mais il ne pouvait s'en empêcher, il ressentait toujours ce besoin de négocier et d'acheter moins cher, de grappiller quelques centimes à droite et à gauche. C'était plus fort que lui, presque instinctif. Paradoxalement, il le déboursait assez régulièrement lorsqu'il se rendait dans « certains bois » de sa connaissance. Il venait chercher en quelque sorte du réconfort auprès de ces femmes, arrivant dans un sens à satisfaire son avarice puisque entretenir une épouse lui serait revenu beaucoup plus cher. C'est d'ailleurs là qu'il se rendait une fois de plus, afin d'oublier l'interrogatoire désagréable et assez gênant qu'il venait de subir. Il gara sa voiture, puis s'enfonça dans le bois. Alors qu'il marchait depuis une dizaine de minutes, il entendit des pas qu'on tentait d'étouffer non loin derrière lui. Il s'arrêta, puis, n'entendant plus aucun bruit, continua d'avancer. Soudain, une ombre surgit devant lui, et avant qu'il n'ait eu le temps de comprendre quoi que ce soit, tout devint noir. Il se réveilla peu de temps après, du moins le croyait-il, il faisait tout noir autour de lui et il se sentait enfermé dans quelque chose, une matière assez friable, chaude, et sale... quelqu'un l'avait enterré ! Il céda à la panique, essayant de remuer dans tous les sens afin de s'en dégager avant qu'il ne soit trop tard, mais ses efforts étaient vains, et l'essoufflait encore plus ! Il donna des coups, tentant tant bien que mal de bouger, mais il finit par perdre connaissance, et son corps ne fut découvert que plusieurs jours plus tard par hasard par un chasseur.

Et pour finir, l'aînée de la fratrie, Victoria. C'était une belle femme, brillante, qui savait ce qu'elle voulait dans la vie. Mais les freins de sa voiture furent trafiqués, laquelle se percuta contre un arbre dans un virage trop brusque. La mort fut immédiate.

Voilà. Vous connaissez maintenant toute l'histoire. Théodore, Christine, Jean-Eude et Victoria étaient tous quatre suspectés. Des suspects à vrai dire idéaux, puisque le mobile était tout trouvé. Ils semblaient d'autant plus coupables qu'ils n'aimaient pas particulièrement leur frère, voire le détestaient. Mais ces multiples assassinats prouvent bien qu'ils étaient malgré tout innocents. Je vous avouerai que, lorsque j'appris leurs décès, cela m'a assez ennuyé. Je peux vous paraître un monstre, mais j'aurai aimé que l'un d'eux soit le coupable. Cela m'aurait permis de

boucler l'enquête rapidement et de passer à autre chose. Ce n'est malheureusement pas le travail qui manque ici. Mais tout fut remis brutalement en cause, et je me retrouvais avec quatre nouveaux morts sur les bras, et aucun suspect. Je devais tout reprendre du début. Tout recommencer. J'entrepris alors de faire des recherches plus approfondies sur leur famille. Je restais jusqu'à tard le soir pour peaufiner le dossier, passant même parfois plusieurs nuits blanches d'affilées. Mais toute cette affaire m'obnubilait, je ne pouvais m'endormir sans réfléchir à tout ça.

Et puis j'ai pensé à un détail, mais qui avait été négligé lors de la première enquête. Le testament. Vous allez me rétorquer qu'il fut relu après la mort du premier frère. Mais en y regardant de plus près, on remarque que c'est un faux. Pas au premier coup d'œil, non, mais j'ai eu l'occasion au cours de ma carrière d'en lire malheureusement beaucoup, et en comparant attentivement celui-ci avec les autres, j'ai pu observer des signes qui ne trompent pas. Quelqu'un avait falsifié le vrai, en avait fait une copie. La question qui m'est alors venue à l'esprit est pourquoi ? Ce quelqu'un tenait assurément à cacher le contenu initial. Quel pouvait-il bien être ? Soit c'était dans le but d'avantager l'un par rapport aux autres, mais je rejetais bien vite cette hypothèse étant donné le fait qu'ils avaient tous hérité de la même somme d'argent. Soit c'était pour faire apparaître le nom de l'un des enfants qui aurait pu être éventuellement déshérité. Mais ça ne collait pas non plus, leurs parents n'auraient jamais fait une chose pareille. Ils aimaient trop leurs enfants pour cela. Ou alors... c'était peut-être l'inverse ! Une personne, couchée sur le testament, devait recevoir une certaine somme. Mais elle a dû juger que ce n'était pas assez. Forcément, un héritage divisé par six ne rapportait pas grand-chose. Elle se dit alors que tout serait beaucoup mieux si les autres n'existaient pas. Ou alors n'existaient plus. Il fallait alors tous les éliminer, un par un. Mais la police retrouverait trop facilement le coupable... Fabriquer un autre testament était donc plus que nécessaire.

J'en arrivais à cette conclusion, sans pouvoir aller plus en avant. Tant que je ne connaissais pas la nature du premier, je ne pouvais valider cette hypothèse. Je me suis malgré tout demandé qui pouvait être cette personne supplémentaire. Leurs parents étant enfants uniques, il n'y avait donc pas de cousins, cousines, oncles ou tantes. Peut-être un ami alors ? Mais ils en avaient plusieurs, ils n'en auraient pas privilégié un. Alors j'ai pensé à une autre éventualité. Comme seul le père avait connaissance de ce testament, je me suis demandé si ce n'était pas fait « exprès ». N'avait-il pas quelque chose à cacher ? Un enfant illégitime qu'il voulait garder secret, sans pour autant l'abandonner ? Cela expliquerait tout. Alors j'ai à nouveau effectué des recherches, fouillé dans le passé du père et ai remarqué qu'il avait eu une relation avec une jeune femme alors qu'il était fiancé avec la mère de défunts enfants. J'ai mené ma petite enquête, et ai découvert qu'il avait eu un fils avec elle. Vous commencez à comprendre...

Imaginez. Vous êtes un petit garçon, vous avez une maman, mais le papa est sans cesse absent. Il vient de temps à autres vous offrir des jouets, mais ce n'est pas l'argent qui vous intéresse à cet âge-là. Tout ce que vous voulez, c'est qu'il passe un peu de temps avec vous, vous raconte des histoires, ou que vous jouiez ensemble. Et puis un jour vous apprenez pourquoi ce silence embarrassé quand vous lui demandiez les raisons de son absence. Il menait une autre vie. Avait une autre femme. Des autres enfants. Une autre maison... Vous haïssez alors de toutes vos forces vos demi-frères et sœurs. Surtout quand vous apprenez qu'il va falloir partager l'héritage qui devait normalement vous revenir. Alors vous falsifiez le testament, éliminez ceux que vous détestaient, et, après avoir laissé l'affaire se tasser un peu, vous auriez tout réclamé.

Très ingénieux, je dois l'avouer. Mais c'est fini pour vous. »

Le commissaire s'adressait depuis tout ce temps à un homme assis en face de lui, appelé Charles Morel. Malingre, un peu bossu, le sourire qu'il affichait reflétait toute la noirceur de son âme et le malin plaisir qu'il avait dû ressentir en assassinant ces frères et sœurs.

- « Mais vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez, commissaire.

- Vous croyez ? Antonio, vous pouvez la ramener.

Antonio Fernandez sortit alors de la pièce contigüe. Victoria le suivait. Charles bondit alors de sa

chaise, les yeux exorbités, le visage convulsé, ivre de rage :

- « C'est impossible ! Tu es censée être morte ! hurla-t-il

- Merci Monsieur. Vous venez de nous fournir la preuve qu'il nous manquait. Mais avant que l'on vous emmène, je vais vous expliquer comment est-ce possible qu'elle soit encore parmi nous. Après avoir tué tous ses frères et sœurs, vous vous êtes occupés du cas de Victoria. Vous avez trafiqué les freins de sa voiture. Mais ce que vous avez oublié de faire fut votre seule et unique erreur, cependant elle vous fut fatale. Ce n'est pas Victoria qui la voiture ce soir-là. Mais une amie à elle, à qui elle l'avait prêté. Victoria étant présumée morte, la police s'assura de sa sécurité, faisant en sorte que tout le monde la croit morte. En particulier le meurtrier, afin qu'un jour ou l'autre il se trahisse de lui-même. Et c'est ce qui est arrivé. »

Sur ces mots, le criminel fut emmené par deux policiers. Quelques mois plus tard, la justice rendit son verdict, Charles Morel fut condamné à de la prison à perpétuité. Quand à Victoria, toute cette histoire lui fit comprendre à quel point la vie tenait à peu de choses. Elle décida alors de vivre ses passions et divorça afin de se marier avec son amour d'enfance, Antonio.

Lexique :

- musc : matière première animale entrant dans la composition des parfums. (chapitre 2)
- avide : qui désire quelque chose avec passion ou impatience (chapitre 2)
- être imbu : être profondément pénétré (d'un sentiment, d'une opinion), être plein de. (chapitre 3)
- un psoriasis : Maladie cutanée chronique caractérisée par l'éruption de plaques érythémato-squameuses (taches rouges couvertes de squames). (chapitre 5)

Bibliographie

- Sculfort : <http://www.sculfort.fr/articles/ecrire/nouvellepoliciere.html>
- Larousse : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>
- Légifrance : <https://www.legifrance.gouv.fr/>
- Aux petits mots : <http://www.auxpetitsmots.com/2013/05/la-nouvelle-policiere-le-detective/>